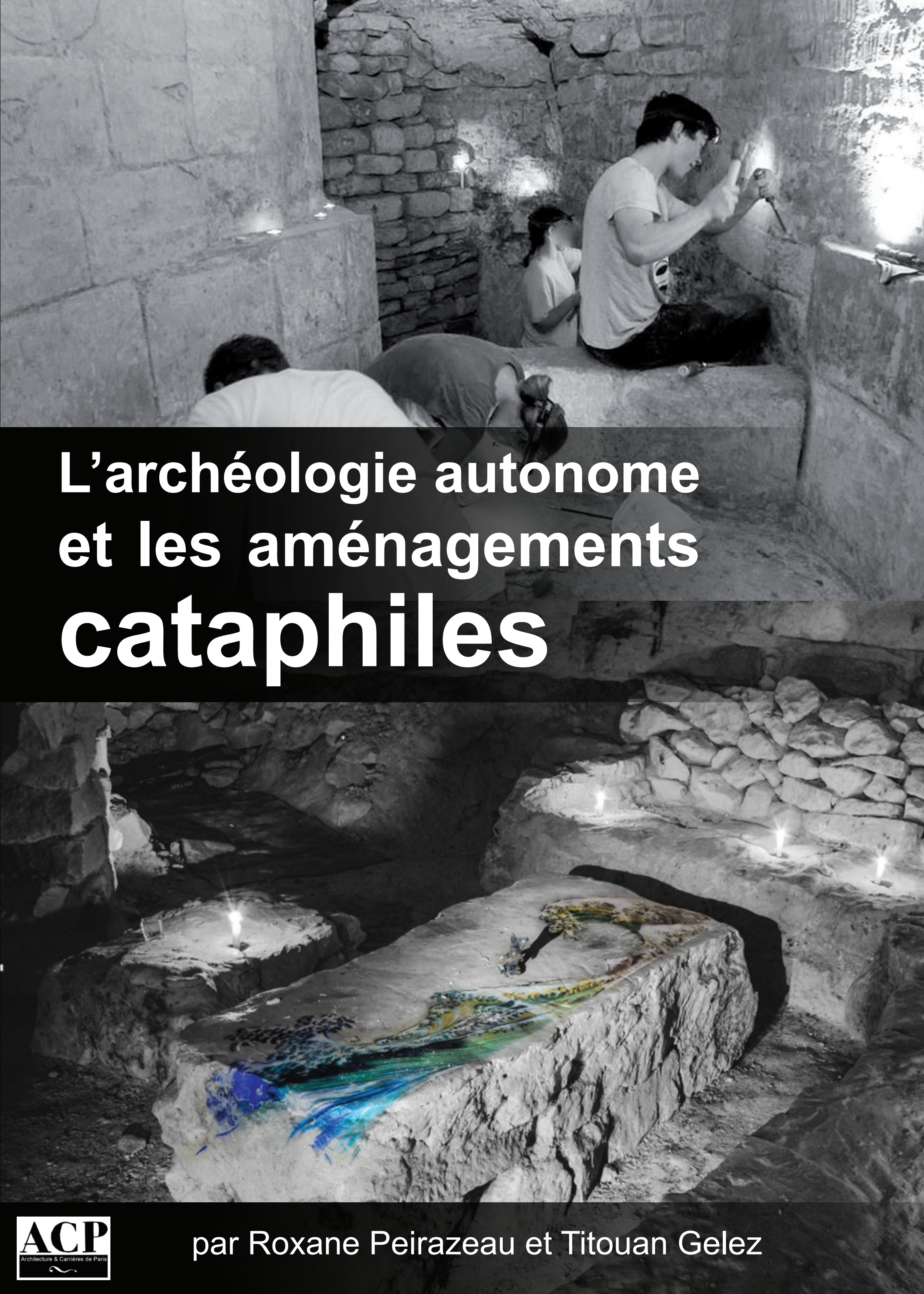


L'archéologie autonome et les aménagements cataphiles

par Roxane Peirazeau et Titouan Gelez

ACP
Architecture & Carrières de Paris

L'archéologie autonome et les aménagements cataphiles

par Roxane Peirazeau
et Titouan Gelez



EDITION ASSOCIATIVE 2017

Table des matières

Les carrières souterraines de Paris, un espace interstitiel, historique et patrimonial.

Il est d'usage de désigner le réseau des anciennes carrières souterraines de Paris sous l'appellation Catacombes, de manière générique, en référence à la partie de l'ossuaire municipal installé, depuis le XVIIIème siècle sous la place Denfert-Rochereau.

Contrairement aux grottes visitées par les spéléologues, qui sont des espaces naturels, le réseau parisien est une création de l'homme, qui exploita ces sous-sols pour en extraire les matériaux nécessaires à l'édification de la capitale. Dans les anciennes carrières, l'Inspection Générale des Carrières (IGC) aménagea, à partir de 1777, date de sa création, un réseau d'inspection, véritable reflet du Paris du XIXème siècle, que les cataphiles investissent aujourd'hui.

Du vide à l'interstice urbain

Ce réseau de galeries est bien plus que la doublure souterraine de Paris. Lieu atypique, il peut être défini, sous l'angle de l'analyse anthropologique comme un interstice de la société parisienne, dans le sens où il s'agit d'un espace situé entre les éléments d'un tout. Ce réseau souterrain n'est ni vraiment intégré à la société de surface, à cause de son accessibilité difficile, ni totalement en marge, puisque la société veille et légifère sur ses vides depuis le XVIIIe siècle.

En effet, s'il est interdit par l'arrêté préfectoral du 2 novembre 1955 de pénétrer et de circuler dans le réseau souterrain parisien, des individus continuent de l'investir et y développent des pra-

tiques qui traduisent leur appropriation clandestine de cet espace interstitiel.

Ainsi, les cataphiles réactualisent de manière ludique et créative la vie dans les souterrains urbains, aujourd'hui délaissés par la ville qui en est le gestionnaire. Ils font également preuve d'une grande créativité que ce soit par leurs productions artistiques (peintures, sculptures, photographies, etc.), par la publication d'articles ou d'ouvrages, ainsi que par leurs travaux de mise en valeur patrimoniale (restauration des lieux, relevés cartographiques, ouverture et création d'accès).

Pour appréhender pourquoi des individus descendent dans le réseau des anciennes carrières de Paris, de génération en génération, il faut comprendre ce qu'est cet espace et quels en sont les éléments qui le rendent atypique.

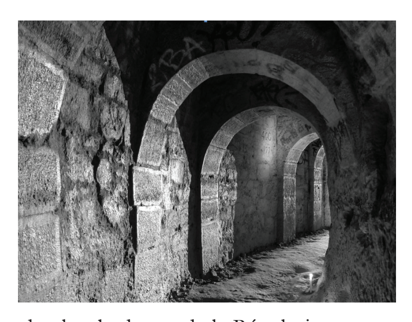
Espace patrimonial et lieu de patrimonialisation

Paris est une ville d'une grande richesse historique et architecturale. Cette richesse se retrouve dans ses sous-sols à travers les consolidations réalisées par l'IGC. Ces confortations doivent supporter bâtiments publics, habitations, rues et boulevards situés en surface. Les diverses incursions dans ces souterrains, ainsi que les grands événements historiques de la capitale se sont inscrits sur les murs des galeries, et ont parfois conduit à certains aménagements. En fonction des époques, le sous-sol parisien servit de carrières d'extraction, de souterrains refuges, de passages de contrebande, de catacombes, d'abris de défense passive, de bunker, de caves de brasserie, etc.

De nombreux témoignages de ces multiples utilisations sont encore visibles aujourd'hui et permettent aux visiteurs clandestins de se plonger dans l'histoire de Paris. Les carrières sont aux

yeux des cataphiles bien plus que des souterrains abandonnés. Ils sont nombreux à les considérer comme un véritable patrimoine historique méconnu et non reconnu par les institutions.





à gauche, un vieux graffiti fait à la mine de plomb, datant de la Révolution.
à droite, Confortation dite « barrière de l'octroi » , sous le boulevard Saint- Jacques.
Photos Roxane Peirazeau.

Évoquer le concept de patrimoine implique une forme de rupture avec les visions du monde et les pratiques collectives originelles : ainsi, l'entretien des biens communs qui étaient intégrés à des pratiques quotidiennes, fait dès lors l'objet d'investigations et de gestion. Dans cette optique, le patrimoine induit une réappropriation collective des biens communs et exprime la volonté de sauvegarder une identité. Les anciennes carrières souterraines de Paris font l'objet d'une réappropriation par certains groupes qui les arpentent. La majorité du réseau est « gérée » par la communauté cataphile face à une administration dont seule la gestion du risque lui importe : surveiller l'état physique des confortations et intervenir en cas de menace d'effondrement. Pour ce qui est de l'entretien du réseau, ou de sa mise en valeur, seuls les cataphiles se mobilisent.

L'idée de patrimoine ne doit pas seulement être appréhendée sous les termes de réappropriation ou de gestion d'espaces ou de biens communs, mais doit questionner également les rapports à l'environnement, aux autres, aux objets, au temps et à l'espace.

Interroger le patrimoine, ce n'est pas se pencher uniquement sur ce qui existe déjà, mais aussi sur la façon dont il se crée.

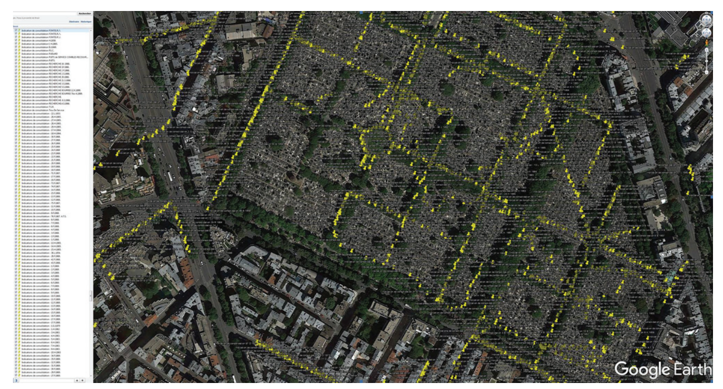
Si les carrières souterraines sont considérées comme un patrimoine à conserver par ces multiples visiteurs, la richesse artistique qu'elles renferment peut être également analysée sous cet angle. Qu'il s'agisse des tags, des fresques, et de toutes les réalisations artistiques quelles qu'elles soient, au même titre, les travaux de restauration qui ont pour but de mettre en avant le caractère patrimonial d'un bien laissé à l'abandon, toutes ces productions entrent dans un processus de patrimonialisation.

Apparenter un bien, un lieu, une identité sociale à du patrimoine est complexe du fait qu'il n'est pas un acquis, mais en gestation permanente, ne cessant de se reconstruire et de s'enrichir. Le patrimoine peut désormais englober des biens matériels comme immatériels qu'il ne s'agit plus seulement de conserver, mais également de valoriser. Certains cataphiles œuvrent dorénavant dans cette optique.

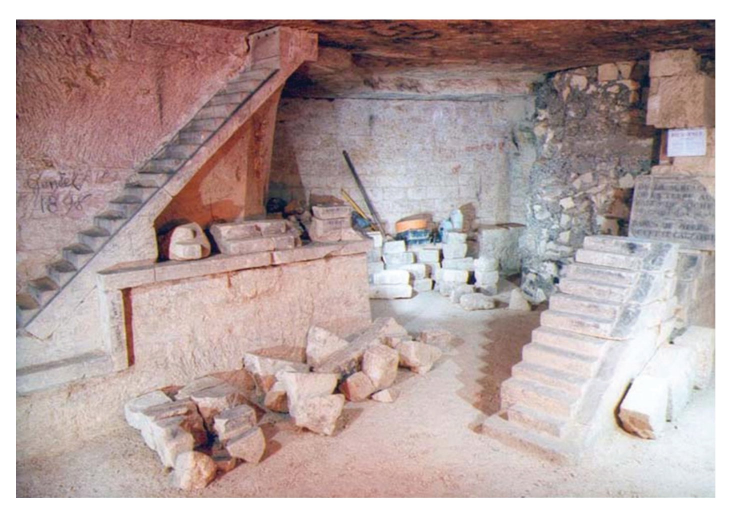
De la restauration clandestine à l'archéologie autonome

Si la culture cataphile et ses productions récréatives - comme les squats - participent du patrimoine « vivant » de la carrière, on trouve aussi au sein de cette dernière un patrimoine plus ancien, et dans certains cas plus discret. La carrière abrite en effet les restes de son histoire matérielle sous les remblais et derrière les murs qui la remplissent. Il s'agit ici de galeries remblayées, de bassins à chaux, de cabinets de curiosité souterrains, de divers artefacts et traces laissés par les carriers etc. Depuis quelques années, des cataphiles qui ont pu observer ces structures et objets présents au détour de certaines galeries, ont nourri à leur égard une curiosité particulière. Dès lors, ils commencèrent à mener des études, à rechercher, puis à restaurer ou restituer certains aménagements, dans le but de faire vivre l'histoire de la carrière,

et de faire progresser toujours plus la connaissance de ce lieu.



Extrait d'un SIG référencant les différentes indications techniques sur les confortations du cimetière Montparnasse. Capture d'écran de Ludwig KDK.



Chantier de restauration du cabinet Lhuillier sous la rue d'Assas. Photo Y. Jacquemard.

Les méthodes employées par ces cataphiles pour mettre à jour et restaurer des structures anciennes, évoquent celles des archéologues. Il est ainsi possible de qualifier cette activité d'archéologie autonome, car les cataphiles qui la pratiquent organisent entre eux, à l'écart des institutions, la gestion d'un patrimoine

historique fragile et particulièrement méconnu. Mais l'archéologie autonome dans les anciennes carrières de Paris se décline également sous d'autres formes que la fouille de structures. On trouve ainsi des activités d'étude du patrimoine souterrain complémentaires aux fouilles, telles que la photographie documentaire, la cartographie, la création de SIG (système d'information géographique), ainsi que la restauration de plaques indicatives, de hagues, ou encore d'échelles d'étiage, en somme, des activités d'enregistrement et de conservation de l'histoire matérielle de la carrière, via diverses méthodes et sur différents supports.

Les diverses actions de restauration du patrimoine souterrain mises en place de manière autonome par ces anonymes du sous-sol, questionnent les pratiques d'appropriation d'un lieu, mais aussi le processus créateur de patrimoine en un lieu qui, en raison de sa situation géographique particulière, est largement délaissé par les institutions.

Les aménagements cataphiles, production patrimoniale et appropriation de l'espace souterrain

Le cataphile, « habitant » des carrières

Le cataphile n'est plus l'explorateur des années 1950 ou 1960, dont le passage restait quasiment invisible. Explorant ces lieux souterrains, avec toute la conscience patrimoniale d'un visiteur de musée, l'explorateur d'antan consommait la carrière, et y inscrivait parfois son nom au fusain ou à la craie sur une pierre. Aujourd'hui, le cataphile transforme le lieu par différentes actions et marque ainsi son appropriation. Le souterrain reste un lieu d'exploration, mais prend une dimension nouvelle: désormais, le cataphile « l'habite ».

Si l'on se réfère à l'image de la grotte et du labyrinthe développée par le philosophe Gaston Bachelard dans son ouvrage « la Terre et les rêveries du repos », le réseau des carrières parisiennes peut être tour à tour grotte ou labyrinthe. Lorsque les cataphiles sont dans une déambulation exploratoire, l'image du labyrinthe appliquée au réseau prend alors tout son sens.



Déambulation cataphile – Photo : Jérémie Rousset

Lorsqu'ils s'inscrivent dans un processus d'aménagement du lieu, les carrières deviennent alors la grotte, dans le sens de l'acception de Bachelard qui l'assimile au lieu de l'imaginaire du repos. « Une distinction peut être faite entre les images de la grotte et celles du labyrinthe souterrain, bien que ces deux types d'images soient si souvent confondus. En accentuant les différences, on peut dire que les images de la grotte relèvent de l'imagination du repos, tandis que les images du labyrinthe relèvent de l'imagination du mouvement difficile, du mouvement angoissant. En effet, la grotte est un refuge dont on rêve sans fin. Elle donne un sens immédiat au rêve d'un repos protégé, d'un repos tranquille. Passé un certain seuil de mystère et d'effroi, le rêveur entré dans la caverne sent qu'il pourrait vivre là[1] . »

Le sentiment d'habiter le lieu et de faire vivre l'espace souterrain participe à la construction concrète et symbolique de l'espace, tel que l'a défini Marc Augé (2008). La marginalité urbaine des carrières favorise une triple construction chez les cataphiles : identitaire, relationnelle et historique. Par ailleurs, il s'opère une double interaction entre le lieu et les pratiquants : les différents types d'aménagement engendrent un processus d'appropriation et un sentiment identitaire, et parce qu'il y a un sentiment d'appropriation de l'espace souterrain, les cataphiles le transforment. Ces transformations, qu'elles soient aménagement, décor, expressions artistiques, ou encore effacement des marques laissées par les autres, sont l'apanage des amateurs de souterrains. Si tous ne s'adonnent pas à ces pratiques, pour beaucoup d'entre eux, elles sont une étape dans leur « carrière » cataphile.

« Je ne me sens pas plus cataphile parce que j'ai fait une salle. Pour moi, un cataphile c'est celui qui aime le réseau et personnellement, j'ai aimé le réseau dès ma première descente. Je me suis senti cataphile presque immédiatement. Faire une salle ne me fait pas plus ou moins aimer le réseau, c'est

1 BACHELARD, 2004, p. 207-208

plus une étape. » (Falkos, Février 2010).

Le réseau parisien devient une véritable résidence secondaire que les cataphiles partagent à la manière d'une colocation géante. Il n'est pas rare que certains y passent des week-ends entiers, voire leurs vacances, poussant l'immersion durant plusieurs jours. Comme une véritable expédition en milieu sauvage, le ravitaillement est prévu en conséquence. Ils utilisent des caches qui leur servent de garde-manger, ou se font ravitailler par des amis cataphiles qui passent les voir durant leur séjour. Ainsi, ils peuvent rester plusieurs jours sans avoir besoin de ressortir.

La fréquentation du réseau au long court s'est développée avec l'aménagement des lieux. Jusqu'au début des années 1990, les aménagements étant sommaires, les pratiques d'alors étaient majoritairement tournées vers l'exploration et les festivités. L'occupation était de courte durée.



Squat cataphile – Photo : Roxane Peirazeau

« *Avant, on ne faisait que passer. On mettait deux, trois cailloux à un endroit et c'est tout. C'était des squats, il n'y avait pas de salle.* » (Gégé, Août 2006).

« *C'était rarissime ! Cette «mode» [de passer un week-end entier dans le réseau] fut impulsée par TNT, Spider, Taara et moi-même, à partir des années 1989-1990, accentuée après le «52 sur la une» et les complications d'accès occasionnées par cette émission. Ça coïncide aussi avec les premiers aménagements de salles. Auparavant, les gens ressortaient le dimanche matin, à l'aube, voire la nuit. Nous descendions entre 20 et 24 heures (du samedi soir au dimanche soir*). » (Bacchus, janvier 2012).

Pour avoir un peu plus de confort, les cataphiles qui souhaitaient dormir dans le réseau installaient des hamacs. Il s'agissait véritablement des seuls aménagements leur permettant de dormir dans des conditions correctes au sein du réseau parisien.

A partir du moment où les cataphiles ont considéré les carrières souterraines comme un lieu de vie underground et non plus seulement comme un lieu d'exploration ou de fête, des pratiques nouvelles ont émergé et se sont développées. Comme le développe Bachelard, « tout visiteur de la grotte rêve à l'aménager »[2], mais également « L'abri suggère la prise de possession d'un monde. Si précaire qu'il soit, il donne tous les rêves de la sécurité. »[3], « En fait, l'acte d'habiter se développe presque infailliblement aussitôt qu'on a l'impression d'être abrité. »[4].

2 BACHELARD, 2004, p229
3 BACHELARD, 2004, p221
4 BACHELARD, 2004, p209

L’appropriation des vides par l’aménagement

En dehors des premiers aménagements rudimentaires, le réseau portait déjà dès les années 80 les stigmates des fréquentations humaines. Le marquage du réseau souterrain se faisait principalement sur les murs des galeries. C’est à cette époque que les tags et les graphes, composant ce que l’on nomme aujourd’hui le street art se développent dans les rues de Paris et ne tardèrent pas à envahir les galeries souterraines.



Confortations recouvertes de tags à la bombe, rue de la Tombe-Issoire.
Photo de Zul.

En réponse au développement des tags dans le réseau, la première salle fut aménagée par un cataphile précurseur en la matière et fut baptisée la salle des Céramiques, en raison des mosaïques qui ornaient le lieu.




La salle des céramiques. Photos Y. Jacquemard.

« *Dès que l'on a commencé à aménager en faisant des sièges, des décorations, des sculptures, c'est devenu des salles, c'est-à-dire des endroits où les gens délirent sur la sculpture, sur la mosaïque. C'est une forme d'appropriation de l'endroit aussi.* » (Gégé, Août 2006).

Sur sa lancée, le même cataphile aménagea deux autres salles : la salle du bélier, puis avec sa compagne d'alors, également cataphile, la salle du château.

Un véritable mouvement est né et désormais les vides de carrières s'aménagent en salles confortables. Les cataphiles appren-



La salle du château, aménagée en 2001. Photo : Roxane Peirazeau

nent, se transmettent et développent des techniques. Ils utilisent les matériaux présents sur place, à savoir les pierres, le remblai qu'ils tamisent, ou parfois la chaux produite par leurs lampes acétylène. Ils descendent aussi des sacs de ciment ou de chaux pour donner de la solidité à leurs ouvrages.

« *Cela a créé ce mouvement d'aménagement de salles. Avant on ne faisait que passer. (…) Il y a maintenant un engouement pour faire des salles.* » (Gégé, Aout 2006).

Les empilements de pierres des premiers temps ont laissé place à des tables et des bancs maçonnés, dans un souci de confort mais aussi d'esthétique, puisque les salles sont souvent décorées par des sculptures et des peintures.

Depuis les années 1990, le réseau continue de s'aménager et de nombreux vides ont été transformés en salles. Par ces aménagements, les cataphiles modifient la configuration des carrières, n'hésitant pas à déblayer ou remblayer des vides, pour les besoins architecturaux de leurs projets. Ils donnent ou redonnent éga-



La salle des cuillères. Photo : Roxane Peirazeau

lement vie à des portions de réseau peu fréquentés parce qu'ils n'étaient que peu ou pas aménagés.

Désormais, on se balade de salles en salles, comme passant d'une pièce à l'autre d'une maison géante. Afin de garder l'esprit de partage des lieux, les salles ont toutes une dénomination différente du nom de leur auteur.

Chez les cataphiles la revendication de propriété est symbolique et mentale. Elle renvoie au lieu où l'individu se sent « chez lui ». Cependant, il s'agit d'un espace commun et partagé, l'appropriation est celle du groupe et non d'un individu.

« *L'appropriation est insupportable. La carrière est là avant toi et sera là après. Il faut être humble dans ces lieux. On ne peut pas être propriétaire d'un lieu permanent et intemporel.* » (Destroy, Janvier 2007).

C'est pourquoi les réalisations artistiques ou les aménagements sont faits dans une certaine neutralité. Elles sont réalisées par des cataphiles dont la motivation est d'apporter une contribution au réseau, qui profitera in fine à l'ensemble du groupe.

Les pratiques d'aménagement, et l'appropriation plus ou moins prononcée qui en découle, témoignent aussi d'une recherche d'un espace à soi, en dehors de l'espace réglementé de la surface.

« (…) l*es cataphiles font des salles, des sculptures qui décorent les salles. On se sent chez soi. (…) Les carrières, c'est la maison des cataphiles.* » (Yann Grain, janvier 2010).

De l'altérité des usages d'un espace patrimonial

Les cataphiles en habitant les carrières leur donnent un autre sens en s'inscrivant dans une altérité des usages du lieu. Si l'occupation d'un monument est un acte fragile, illégal et incertain, elle n'en reste pas moins porteuse de sens pour les acteurs qui « habitent » le lieu. Au-delà d'une production ou d'une sauvegarde du patrimoine souterrain, l'aménagement des vides de carrières peut s'inscrire dans un phénomène plus large, celui de la zone autonome temporaire (TAZ[5]) ou comment investir et détourner un lieu en lui conférant un usage alternatif.

Les carrières parisiennes sont, sous l'action des hommes, en constante évolution et subissent des changements qui marquent leur histoire. Monument historique et lieu de vie, elles sont à la fois un patrimoine reconnu ou à reconnaître et un patrimoine en devenir.

Quelles que soient les pratiques transformatrices du réseau parisien, elles légitiment en quelque sorte un lien indéniable entre le lieu et ses pratiquants. Sans leur présence, l'espace se fige, il ne vit plus. Que ce soit dans la restauration, l'effacement des tags, ou l'aménagement, il s'opère un double processus d'appropriation. D'une part, le réseau parisien devient un espace d'identification assigné au sein duquel les pratiquants circulent. D'autre part, il est, au travers des différents processus de transformations, un espace d'identification désiré. Le pratiquant transforme le lieu en fonction de son propre idéal, de sa vision rêvée de l'espace souterrain.

L'appropriation peut se décliner sous d'autres formes, qui peuvent également s'apparenter aux pratiques profanes du monument décrites par Daniel Fabre, lorsqu'il définit les manières de

5 Temporary autonome zone

produire un sens alternatif à un espace particulier. Ces pratiques qui se distinguent de l'utilisation « normale » d'un lieu sont des « façons d'incorporer la valeur monumentale en dépassant la limite que prévoit la pure et simple lecture pédagogique et esthétique du lieu[6] »

« *La notion de vide (.. .) est essentielle pour la compréhension de la démarche cataphile : investir les réseaux souterrains c'est se confronter au vide, à l'absence et à ces vestiges du passé qui n'existent plus, si ce n'est aux yeux des seuls amateurs.*

Sans vouloir assigner une mission à la communauté cataphile, j'ai tendance à considérer qu'il nous faut continuer à descendre avant tout pour redonner une nouvelle vie sous des formes différentes, exploration, tourisme, fêtes, rénovation/aménagement etc. à ces lieux abandonnés et ainsi remplir ces vides aujourd'hui sans existence et sans mémoire pour la majorité de la population. » (Phébus, Juillet 2010).

6 FABRE, 2010, p.29

L'archéologie autonome dans les anciennes carrières : fouilles et restaurations

Archéologie institutionnelle versus archéologie autonome

L'archéologie est au sens propre, l'étude scientifique des restes matériels de l'activité humaine. Elle se distingue de l'histoire, en ce que l'histoire produit de la connaissance sur le passé à partir de textes et de documents iconographiques, tandis que l'archéologie la produit à partir d'un contexte matériel, c'est à dire d'objets, qu'ils soient mobiliers ou immobiliers, de matériaux, de déchets etc. L'archéologie recherche le fait matériel mais s'intéresse aussi à la reconstitution et à la restauration du patrimoine humain.

Depuis quelques années, l'archéologie ne se limite plus à l'étude des seules périodes anciennes. En effet, depuis les années 1980, on voit se développer l'archéologie dite « du récent », parfois appelée « archéologie industrielle », dont le domaine d'investigation se focalise sur les productions matérielles des deux derniers siècles. Cette nouvelle conceptualisation de l'archéologie permet d'émanciper cette dernière de tous critères d'étude liés à l'ancienneté des objets ou à leur caractère précieux. La valeur archéologique de l'objet est produite par son intégration dans l'histoire de la technique, et non plus par l'importance de sa période d'abandon. À ce titre, l'étude des structures présentes dans la carrière, qu'il s'agisse d'un cabinet minéralogique vieux de 200 ans ou bien d'une salle aménagée dans les années 2000[7] , prend une tout autre dimension aux yeux de l'archéologue.

7 Cf. GELEZ, 2016



Bassins à chaux de l'Observatoire, sous le 6e arrondissement.
Photo : Roxane Peirazeau



Le cabinet minéralogique Lhuillier en cours de déblaiement.
Photo : Yann Arribart

Si en France plusieurs organismes publics ou privés sont habilités à la recherche archéologique, celle-ci entre toujours dans un cadre juridique complexe et les procédures administratives encadrant les chantiers sont souvent lourdes. Il est ainsi intéressant d'observer comment certains cataphiles effectuent à la place des institutions spécialisées, des travaux de recherche efficaces en s'affranchissant des complexités administratives, donnant corps

à une pratique archéologique ici qualifiée d'autonome, car indépendante de l'archéologie institutionnelle chapeautée par l'État.

Les travaux de recherches, fouilles, et restaurations des ouvrages d'art de l'IGC entrepris par certains cataphiles passionnés, n'ont de par leur productivité et leur rigueur d'exécution, que peu de choses à envier à ceux menés par des archéologues de profession. Surtout, ils viennent palier à un manque de considération de la part de l'État dans ce domaine. La situation géographique, administrative et sociale particulière des anciennes carrières de Paris fait que le patrimoine qu'on y trouve est délaissé, voir méconnu de la communauté scientifique universitaire ainsi que des organismes en charge de l'étude et de la conservation du patrimoine. Bien que certains universitaires de renom, comme Marc Viré ou Dany Sandron, se soient intéressés aux anciennes carrières de Paris (en se focalisant sur leur histoire médiévale), le patrimoine plus récent - notamment les ouvrages du XVIIIéme et XIXéme siècles, et surtout les productions cataphiles - est moins considéré dans le domaine de la recherche, même si quelques études relativement récentes existent[8] . On peut donc parler ici d'un patrimoine marginalisé.

Le réseau créé par l'IGC dans les anciennes carrières de Paris joue toujours son rôle de structure de confortation, et les ouvrages qui le constituent restent à l'heure actuelle des galeries d'inspection parcourues pour la surveillance géologique du sous-sol parisien. La nature des lieux rend complexe toute opération archéologique ou encore tout projet d'aménagement de site en vue d'une ouverture au public, en raison de l'obligation du respect de certaines normes de sécurité et du coût des aménagements qu'il faudrait mettre en place. De plus, aux yeux des institutions, la fréquentation cataphile ne permet pas de garantir l'intégrité d'un chantier d'étude ainsi que celle du matériel utilisé.

8 Cf. RALLI, 2014.

Le reste du patrimoine souterrain parisien se trouve également dévalorisé du fait de la « suffisance » apportée par l'existence du musée des Catacombes de Paris, ce site étant déjà suffisamment rentable et jugé à lui seul représentatif des anciennes carrières.

Malgré l'interdiction pour le public d'y circuler et l'interdiction pour une personne non autorisée de fouiller une structure archéologique relevant du domaine public, certains cataphiles s'organisent entre eux pour mettre au jour et/ou restaurer des ouvrages anciens appartenant à l'histoire des carrières. Leur démarche, entièrement autonome, s'organisant dans la carrière et s'insérant parfois dans un cadre associatif lui donnant une certaine visibilité en surface (ACP, OCRA etc.), est d'abord motivée par la curiosité et la passion pour le lieu. Cette pratique est ainsi révélatrice de la perception qu'a du lieu cette frange de la communauté cataphile, qui apprécie avant tout l'aspect originel de la carrière, propre et vierge de tags. Leur démarche, qui se construit par empirisme d'années en années, est semblable en de nombreux points à la démarche archéologique classique : travail de recherche archivistique en amont (bibliothèques, archives, cartes), travail de prospection sur le terrain (observations, sondages), travail d'excavation et de collecte documentaire sur le terrain (fouille, enregistrement du mobilier, observation stratigraphique), travail de restauration (réfection de structures, nettoyages, soucis de la continuité technique à travers l'imitation de techniques anciennes).

Ici, c'est l'attention portée à l'objet de la fouille ainsi que la conscience de sa valeur patrimoniale qui caractérise particulièrement l'archéologicité de la démarche. Les cataphiles ont su prendre conscience que la fouille et/ou la restauration d'une structure peut être également synonyme de destruction irréversible en cas d'erreur d'exécution. Il y a en effet chez ces pas-

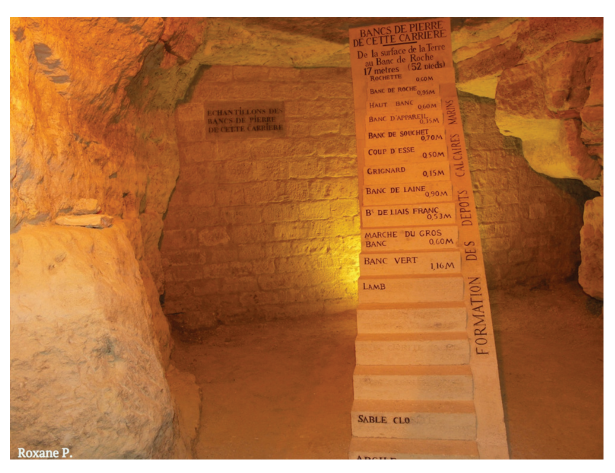
sionnés une volonté de bien faire, et de faire à l'identique, en reproduisant au maximum les anciennes techniques. Les résultats des travaux sont remarquables et aboutissent parfois à quelques publications sous forme d'article. Certains de ces archéologues amateurs, ont même publié un ouvrage d'histoire de 400 pages, sur le premier inspecteur des carrières, résultat de trois années de travail entre terrain, bibliothèques et archives. Cet ouvrage, est préfacé par Anne-Marie Leparmentier, ingénieur géologue à l'IGC, ce qui illustre une bonne réception de ces travaux par l'Institution officiellement maîtresse des carrières. Cependant les échanges entre la communauté scientifique et les cataphiles érudits sont encore difficiles, étant donné la particularité de la situation et la propension du monde académique à fermer la porte aux profanes, d'autant plus que le lieu dont il est question est interdit d'accès. Il n'empêche que ces passionnés tiennent beaucoup à publier les résultats de leurs recherches, pour la bonne raison qu'ils sont conscients de l'intérêt de la patrimonialisation, et donc de la valorisation des ouvrages souterrains qu'ils étudient.



Cataphiles fouillant le bassin à chaux d'Assas. Photo : Roxane Peirazeau

Émergence et ancrage des pratiques cataphiles de restauration du patrimoine souterrain

C'est à partir des années 1980, aux débuts de la cataphilie telle qu'on la connaît actuellement, que les premières volontés de protection et de restauration du patrimoine souterrain furent observées. Ainsi, à partir de 1983, une petite partie du Grand Réseau Sud, le réseau des Capucin sous l'hôpital Cochin, fut privatisée et restaurée par la SEADACC (Société d'études et d'aménagement des anciennes carrières des Capucins), une association crée par des visiteurs clandestins du réseau de carrières. Malgré la grande qualité du travail accompli par des non professionnels à Cochin, on ne peut parler pour ce cas d'archéologie autonome, des liens officiels existants entre les institutions et l'association[9] . L'intérêt pour le patrimoine souterrain observé dans le réseau « sauvage » des carrières parisiennes est plus marginal vis à vis des institution et plus proche de la communauté cataphile car en communication directe avec cette dernière.



Reconstitution d'un cabinet de minéralogie dans les carrières de Cochin. Photo de Roxane Peirazeau.

9 Le réseau de Cochin est à ce titre visitable par le public lors des Journées du Patrimoine, ainsi que sur demande auprès des membres de l'association qui gèrent la carrière.

En 1985, on a pu observer l'une des premières restaurations effectuée par des cataphiles : le curage et la restauration de la fontaine Notre-Dame-des-Champs et de son échelle d'étiage[10] par la Fédération pour la protection des anciennes carrières et des souterrains artificiels de Paris et d'Île-de-France. Puis, en 1995, quelques cataphiles vont restaurer les présentoirs abîmés du cabinet minéralogique[11] Gambier Major. Durant les années 2000, vont avoir lieu les découvertes des cabinets Lhuillier et Guérinet, et à la suite, à partir de 2015, celles des bassins à chaux. Depuis, de nouveaux projets sont en cours et l'intérêt de la communauté cataphile pour les chantiers de restauration se fait de plus en plus sentir, les structures mises au jour étant visibles de tous et non



La fontaine de Notre-Dame-des-Champs et son échelle d'étiage, curée en 1985. Photo de Kafka.



Le cabinet minéralogique Lhuillier. Photo de Roxane Peirazeau

10 Gravée dans la roche et correspondant avec le niveau de la Seine au pont de la Tournelle, l'échelle d'étiage permet de mesurer en pouces ou en mètres les variations de la nappe phréatique.

11 Cabinets de curiosité, appelés autrefois « caveaux géologiques », construits soigneusement par des chefs d'atelier sous l'inspectorat d'Héricart de Thury (1809-1830). Au nombre de 7, ces petites pièces quadrangulaires de quelques dizaines de mètres carrés se composaient d'un ou deux escaliers (ou gradins) en pierre de taille, faisant office de présentoirs, ainsi que de banquettes hautes jouant le même rôle. Ces salles étaient ainsi aménagées dans le but de présenter aux visiteurs des échantillons minéralogiques issus de la carrière, ainsi que diverses curiosités qu'on avait pu y trouver tels que des fossiles, des restes archéologiques (ciment romain de l'Aqueduc d'Arcueil), ou encore des ossements difformes provenant de l'Ossuaire municipal (cabinet d'ostéologie de l'Ossuaire, aujourd'hui effondré).

dégradées jusqu'à présent. Le respect des cataphiles vis à vis de ces travaux s'illustre entre autre par le fait qu'aucun squat n'est aménagé à leur abord, sauf dans le cas du bassin d'Assas qui jouxte un squat très fréquenté.

Ce sont donc pas moins de 6 chantiers de restauration, sans compter les restaurations de plaques, qui ont été entrepris par les cataphiles depuis les années 1980, dont trois ces dernières années. On assiste au développement d'une forme marginale de la production et de la valorisation du patrimoine, car échappant à tout contrôle des institutions. Cependant, la qualité du travail mené et le bruit qu'ont suscité les résultats, n'a pas manqué d'interpeller l'IGC, qui suit de près et avec une certaine considération, le travail mené par les cataphiles restaurateurs.

Organisation d'un chantier de fouille : l'exemple des bassins à chaux

L'entreprise de consolidation des anciennes carrières parisiennes, en grande partie desservie par des ouvrages de confortation en maçonnerie calcaire de type piliers ou murs, a nécessité l'emploi en grande quantité de deux types de liants : le mortier de terre et le mortier de chaux. Si le mortier de terre était composé principalement de remblai parfois mêlé de sable et d'eau et employé pour consolider des ouvrages situés en zone sèche (où le ciel de carrière ne suinte pas), le mortier de chaux, composé de chaux et de sable de rivière fut utilisé quant à lui comme liant pour les ouvrages situés en zone humide et nécessitait de grandes quantités de chaux éteinte et prête à l'emploi.

En 2015, une équipe de cataphiles passionnés va mettre au jour une structure d'un genre nouveau dans les souterrains : les bassins à chaux. Ces ensembles industriels composés d'un puits

à eau et de deux bassins maçonnés n'étaient jusqu'alors connus que par leur mention faite dans quelques écrits de Charles-Axel Guillaumot, premier inspecteur général des carrières, ainsi que par une brève description faite par Héricart de Thury[12] . En effet, ces structures étaient invisibles des visiteurs clandestins, ayant été en partie détruites et remblayées après la fin de leur utilisation par l'Inspection.

Un bassin à chaux se compose d'un ensemble de trois structures fonctionnant conjointement : un puits à eau, un bassin à éteindre, et un bassin réservoir toujours situé en contrebas du bassin d'extinction. Cet ouvrage servait à éteindre dans le bassin d'extinction, avec l'eau de la nappe phréatique, tirée du puits creusé spécialement à cet effet, la chaux vive qui était acheminée depuis la surface vers les galeries souterraines via un puits de service situé à proximité. À la suite de ce procédé, la chaux éteinte était déversée du bassin d'extinction vers le bassin réservoir par une petite ouverture située entre les deux cuves, afin d'y être stockée. Les ouvriers pouvaient ensuite transporter cette chaux avec des brouettes, vers les différentes zones de chantier.



Chantier de restauration du bassin à chaux d'Assas. Photo Bunky

12 HÉRICART-DE-THURY, 1815, p.296

Les recherches menées par les cataphiles indiquent que ces bassins furent utilisés durant la première moitié du XIXème siècle, le ou les premiers d'entre eux ayant vu le jour sous l'inspectorat de Guillaumot, et les suivants sous celui d'Héricart de Thury. Les recherches de certains cataphiles ont permis de repérer l'emplacement de huit bassins dans les carrières parisiennes. À ce jour, trois des huit bassins connus furent mis au jour et restaurés par plusieurs équipes de cataphiles.

Le bassin à chaux de Vaugirard fut le premier mis au jour durant l'été 2015. Situé rue de Vaugirard, il était remblayé et emmuré dans un décrochement attenant à la galerie. Durant la fouille de ce bassin, des fragments d'une ancienne plaque nominative de rue furent retrouvés dans le remblai par l'équipe de fouilleurs. Elle fut remontée à la surface pour être restaurée, les parties manquantes furent refaites et la plaque fut scellée dans la maçonnerie située à l'aplomb du bassin.



L'ancienne plaque trouvée dans le bassin de Vaugirard, après sa restauration et sa réimplantation sur le mur.
Photo de Franck Charbonneau



Le bassin à chaux de Vaugirard après sa fouille et sa restauration en 2016.
Photo de Roxane Peirazeau

Le deuxième bassin à chaux mis au jour en 2016 est celui de l'Observatoire. Il était remblayé et caché par une hague, dans la

salle dite des « cubes ». La margelle du puits à eau attenant au bassin avait, suite à des dégradations, été restaurée par des cataphiles en 2007.



Restauration du bassin de l'Observatoire.
Photo de Yann Arribart

Le troisième bassin à chaux mis au jour en 2016 et toujours en cours de restauration est le bassin à chaux d'Assas. Il était remblayé dans la salle dite de l'Apéro et daterait probablement de l'inspectorat d'Héricart de Thury.

- Les équipes

La majorité des chantiers de restauration furent conduits par un groupe de cataphiles fréquentant les carrières depuis une vingtaine d'années. Autour de ce groupe de passionnés, viennent s'agréger de plus jeunes cataphiles, avec qui les anciens partagent leur savoir et leur expérience. Les sessions de travail souterrain s'organisent sur le temps libre de chacun, et ces dernières ont souvent lieu durant la semaine, en journée ou en soirée, afin de profiter d'une plus grande tranquillité que les week-ends où le réseau est davantage fréquenté. Les compétences particulières de chacun sont utilisées de manière raisonnée, certains

ayant des connaissances plus orientés sur la technique alors que d'autres sont plus orientés sur l'histoire. Il arrive également que des personnes passant à proximité du chantier puissent prêter un coup de main, notamment pour les travaux de déblaiement. Les équipes sont peu hiérarchisées et chacun est libre de donner son avis et de participer comme il l'entend sur le chantier, bien que certains membres puissent avoir tendance à prendre un rôle de référent auprès de la communauté cataphile. La communication entre les fouilleurs et les autres cataphiles s'opère principalement par bouche à oreille, ou bien indirectement sous forme d'épitaphe laissé sur une plaque[13] , voir encore par tract[14] .

- Le matériel

Trois catégories de matériel sont employées : le matériel de déblaiement, le matériel d'enregistrement, et le matériel de restauration. Chaque personne peut amener son propre matériel, ou en acheter pour l'occasion. Parfois un outil spécifique peut être acheté par l'équipe grâce à un pot commun. La plupart du temps, les divers outils employés sont cachés à proximité du chantier dans une « planque ». Il arrive parfois que les caches soient pillées ou que le matériel qu'elles contiennent soit dégradé intentionnellement. Ainsi les cataphiles sont en général très méfiants et l'emprunt de matériel d'une équipe à une autre suppose de bonnes relations entre les membres.

13 Par exemple, l'équipe ayant fouillé et restauré le cabinet Lhuillier dans les années 2000, y a laissé une plaque de pierre inscrite à la mine de plomb suivant une calligraphie ancienne la note suivante : « Cabinet minéralogique Notre-Dame-Des-Champs, édifié au début du XIXe siècle par Lhuillier. Redécouvert en 1998, en partie remblayé et détruit. Jusqu'en 2005, un groupe de passionnés a restauré ce patrimoine rare et fragile ».

14 La première équipe qui fouilla le cabinet Lhuillier et arrêta son chantier en cours de route, laissa un message sous forme de tract dans la salle du cabinet. Il y était mentionné que si des gens motivés à poursuivre leur travail se présentaient, ils pouvaient contacter les membres de l'équipe via des coordonnées laissées sur le papier.



Une partie du matériel de déblaiement utilisé pour le bassin d'Assas. Photo de Titou.

Le matériel de déblaiement comprend : pioches, pelles, truelles, brouettes et bacs. Ce matériel sert à décaisser le remblai qui recouvre les structures. Le matériel d'enregistrement, comprend quant à lui principalement les carnets de notes et les appareils photo, ainsi que les outils de mesure (laser ou mètre mesureur), ou encore mires et plaquettes photographiques permettant d'enregistrer des remarques, des dimensions ou bien de suivre les différentes étapes d'évolution du chantier. Enfin, le matériel de restauration, qui se compose de tous les outils qui vont permettre de restaurer ou des restituer une structure, comprend : les outils de taille de pierre (ciseau à pierre, burin, massette, scie à pierre, chemin de fer, perforateurs etc.), les poudres liantes (chaux hydraulique, ciment, remblai tamisé), les tamis, truelles, niveau à bulle, jerricans pour l'eau. Le matériel de chantier étant lourd et encombrant, il est fréquemment descendu dans les carrières via un puits de service situé à proximité du chantier. Pour ce faire, une équipe de cataphile se trouvant en surface descend le matériel (sacs de chaux de plus de 40 kilos, brouette), grâce à un système de corde d'escalade et mousquetons, tandis qu'une autre réceptionne dans la carrière.

- Les méthodes

En amont d'un chantier mais également durant toutes les étapes de celui-ci, les cataphiles effectuent des recherches do-

cumentaires afin d'identifier les structures enfouies. Le support principal de recherche est le fond de planches de l'IGC. Ces planches, établies par l'Inspection Générale des Carrières depuis 1855 sont des cartes annotées très précises des carrières. Elles indiquent les différentes structures présentes sous terre pour la plupart édifiées par l'IGC. Parfois, ce sont des recherches bibliographiques ou archivistiques qui complètent les observations faites sur planche, ou inversement.



Extrait d'une planche IGC indiquant la présence de structures dans le secteur Assas.

Afin de confirmer la présence sur le terrain des structures observées sur les planches, les cataphiles prospectent la zone, et pratiquent parfois, à la manière des archéologues, des sondages dans les murs ou dans le sol, pour faire apparaître une partie de la structure recherchée. L'expérience a appris aux cataphiles que certaines anomalies dans un murage, la proximité d'un escalier ou encore la présence d'un puits à eau ne communiquant pas avec la surface, sont des traits révélateurs de la présence possible de structures de type cabinet minéralogique ou bassin à chaux.



Sondage de la base d'un mur sur le chantier d'Assas. Photo de Bunky.

Une fois la structure localisée et identifiée, il faut la déblayer. C'est souvent l'étape la plus longue du chantier. Si l'action de déblaiement est simple, le milieu dans lequel elle s'effectue implique une contrainte spatiale particulière concernant la gestion du remblai décaissé. Il y a généralement peu d'espace où déverser les dizaines de mètres cubes de remblai retirés, et il faut prendre en compte le fait que les galeries doivent toujours permettre la circulation des personnes. Pour cela, les cataphiles ont trouvé diverses solutions de stockage du remblai, en s'adaptant au mieux à la configuration de la zone du chantier. Le remblai peut ainsi être, lorsque la hauteur de la galerie le permet, déposé par les brouettes directement au sol et étalé le long de la galerie. Lorsque les galeries environnantes sont assez larges, il est également possible de monter, à la manière des carriers, des hagues (retenues de remblai en pierres sèches). Dans d'autres cas, ce sont des galeries finissant en cul-de-sac qui furent bourrées de remblai, du pied au ciel de carrière.



Déblaiement du bassin d'Assas.
Photo de Titou.



Hague en cours de montage sur
le chantier d'Assas.. Photo Titou.

Lors de la phase de déblaiement, les cataphiles sont attentifs aux artefacts que contient parfois le remblai : pièce de monnaie, tessons de céramique, morceaux de bois, ossements animaux,

ferraille, voir une ancienne plaque gravée etc. Ce petit mobilier peut provenir soit de terres de rapport[15] amenées de la surface et mélangées à du remblai, soit être directement issus de l'activité des carriers ou des ouvriers de l'IGC (pipe, restes de repas, monnaies, céramiques alimentaires, outils). Le petit mobilier est pris en photo puis remis dans le remblai. Lorsque ce mobilier est jugé particulièrement intéressant (pièce de monnaie datante selon le contexte, objet entier comme une pipe en céramique), il est conservé par l'équipe. Au cours de la phase de déblaiement, les différentes étapes d'avancée sont enregistrées sous forme de photographie et parfois consignées dans un compte rendu de fouille.

Les objets trouvés durant les fouilles sont enregistrés :



Fragments de pipe en céramique. Photo de Franck Charbonneau



5 centimes Dupré datant de l'an 8 de la République. Pièce trouvée lors de la fouille du bassin d'Assas. Photo de Titou.

Une fois la structure entièrement dégagée, l'équipe attaque alors la phase de restauration ou de restitution. Si la structure est entière et en bon état, il n'y a que peu de choses à faire. Si elle est dégradée, il est alors possible de la restaurer en remplaçant des parties abîmées ou en consolidant les zones fragiles. Dans certains cas comme au bassin d'Assas, une partie des structures

15 Terres d'appoint provenant de chantier en surface et utilisées pour le comblement des vides.

peut être manquante. Il faut alors entreprendre la restitution de la partie disparue, après avoir déterminé par analogie avec une structure similaire ou bien par observations des empreintes laissées par la structure fantôme, les dimensions et l'aspect que celle-ci avait auparavant. La restauration ou la restitution d'un mur, implique souvent la taille de pierre d'appareil, et le scellement de cette dernière avec des liants adaptés. C'est pour ce faire que les cataphiles utilisent majoritairement un liant à base de chaux et de craon (remblai tamisé), pour reproduire au mieux l'aspect du mortier de chaux qui était utilisé par l'IGC.

La durée des chantiers peut varier de quelques mois à plusieurs années (plus de 6 ans pour le cabinet Lhuillier), en fonction de la disponibilité de l'équipe et du matériel. Un chantier peut être mené de manière très régulière sur une courte période, ou bien par phases plus ou moins intenses d'activité. Quant à la durée des séances, elles varient également, de quelques heures à toute une nuit voire plusieurs jours de travail.



Préparation de mortier. Photo de Bunky



Restitution de l'un des murets manquants du bassin d'Assas
Photo de Titou

Conclusion

Ces dernières années, le développement des technologies de communication, principalement d'internet, a contribué à médiatiser fortement le monde de la carrière. De plus en plus d'images, de plans et de reportages, sont accessibles au public, modifiant progressivement la perception de cette frange marginale de l'espace urbain. Force est de constater une augmentation de la fréquentation de souterrains, qu'il s'agisse de cataphiles ou de touristes. Cette fréquentation importante des souterrains est de manière générale un facteur qui accroît le risque de dégradations.

Bien que les dégradations aient toujours existé sous terre depuis l'apparition des cataphiles, la popularité actuelle des carrières n'annonce, à première vue, aucune amélioration de la situation et un niveau de risque élevé pour la pérennité du patrimoine souterrain.

Cependant, l'engouement relativement récent de certains cataphiles pour la découverte et la restauration de structures anciennes dans les catacombes, vient nuancer ce tableau. Comme le rappellent les protagonistes des chantiers archéologiques autonomes, le but premier de ces travaux est de mettre en avant, aux yeux des promeneurs souterrains, un patrimoine oublié, afin de les sensibiliser à la richesse de la carrière, qui ne se limite pas au cadre de promenade inhabituelle qu'offrent les galeries ou aux fêtes que recueillent les squats aménagés par les cataphiles. La carrière est avant tout un vestige de l'histoire, un caveau improbable dans lequel sont conservés des graffito anciens et des œuvres architecturales singulières.

La cataphilie ne se résume pas à l'exploration et à l'habitation récréative des carrières, elle est aussi en partie actrice de la gestion du patrimoine souterrain, que les institutions délaissent. L'archéologie autonome, phénomène marginal et probablement jamais évoqué dans une publication, illustre l'une des facettes ca-

ractéristique de la cataphilie : l'auto-organisation. Motivés par la curiosité mais aussi par la conscience de l'intérêt de mettre en valeur et de sauvegarder le site, des cataphiles entreprennent des travaux pour lesquels ils n'ont pas reçus de formation spécifique, mais réussissent cependant à fournir un résultat honorable et similaire à ceux qu'obtiendraient des professionnels. Avec le temps et les expériences, ils accumulent un savoir et un savoir-faire précieux qui tend à redynamiser le monde cataphile et à démocratiser la connaissance historique du lieu.

En cherchant à mettre à jour des salles disparues, en restaurant des plaques, des hagues et des structures anciennes comme les cabinets et les fontaines, en produisant une littérature sur le sujet, et en établissant des SIG sur les souterrains, et en faisant de la photographie documentaire, les cataphiles attirent l'attention sur la richesse historique de la carrière. Ils contribuent ainsi à la valorisation du patrimoine marginalisé qui la compose. Pour autant, certains cataphiles estiment que la mise au jour de ces structures anciennes est à double tranchant car elle les expose aux dégradations que pourrait causer le passage répété de visiteurs. Mais il faut rappeler que ces ouvrages sont également menacés par les travaux et autres injections pratiqués par l'IGC et ses sous-traitants. Toute forme d'étude du patrimoine souterrain menée avec rigueur, est ainsi une avancée importante pour la connaissance des carrières dans la course contre la montre imposée par les promoteurs et la fréquentation clandestine des galeries.

Les premières pierres de cette activité originale sont posées et le pari est fait qu'une sensibilisation de la communauté cataphile, mais également du monde scientifique et du grand public quant à ces vestiges fragiles est possible. D'ores et déjà, de nouvelles fouilles, études, et publications sont en cours ou à venir, et les carrières oubliées sont loin d'avoir livré tous les secrets qui y sont enfouis. Au-delà d'exprimer leur appropriation des lieux, toutes les pratiques cataphiles qui produisent du patrimoine,

entrent également dans la construction culturelle des cataphiles d'aujourd'hui. Être cataphile, c'est désormais bien plus qu'être un visiteur des souterrains parisiens, c'est aussi s'ancrer dans l'histoire des lieux et dans des pratiques de groupe qui développent et font perdurer des valeurs et des actions communes.

Les cataphiles créent du lien social au sein de cet interstice urbain devenu leur jardin secret où ils inventent une autre façon de vivre dans la ville. En effet, les cataphiles qui manifestaient jusqu'alors un désir d'échapper à la ville en descendant dans les carrières parisiennes qu'ils considèrent comme une sorte de nature urbaine, amorcent désormais un processus inverse : celui de s'inscrire dans les racines de la cité. Ce n'est plus une fuite urbaine, mais au contraire une revendication de son urbanité, une façon différente de se réapproprier sa ville en défiant les limites imposées par les pouvoirs publics.

L'appropriation et le lien qui se crée entre les cataphiles et le milieu ne passe pas obligatoirement par l'aménagement. L'appropriation peut se décliner sous d'autres formes, qui produisent un sens alternatif à cet espace particulier. Aujourd'hui, l'appropriation se fait également par l'image. Les cataphiles dessinent, peignent, filment, photographient les carrières. Ils sont aujourd'hui nombreux à s'adonner à l'art de la photographie souterraine et il est devenu fréquent de rencontrer des photographes solitaires.

En effet, les carrières souterraines comme les friches urbaines sont une source d'inspiration quasi intarissable pour ces artistes souterrains confirmés ou en devenir. L'image est aussi un moyen alternatif de s'approprier un lieu. Les photographes explorateurs ou cataphiles peuvent figer ce dernier dans un instant temporel, ou le transformer à loisir en fonction de l'image qu'il fantasme : effacer un tag, coloriser une fresque, jouer sur les contrastes pour faire ressortir les détails de la pierre, donner à l'eau une couleur

lagon, etc. La photographie permet toutes les transformations et les auteurs n'ont de limites que leur imagination et leur créativité. La photographie est un témoignage car elle permet de conserver par l'image l'histoire des carrières parisiennes qui évoluent sans cesse sous l'actions et la fréquentation des cataphiles. Conservation de ce patrimoine éphémère et évolutif, elles mettent en exergue les transformations successives du réseau.

Enfin l'image est aussi un média qui leur permet de communiquer et diffuser leur passion. Si les photos et films choisis de ces lieux clandestins circulent sur la toile depuis les débuts d'Internet, désormais un phénomène nouveau apparaît : ces pratiques qui restaient pour l'essentiel secrètes et cachées s'affichent à la surface. Les cataphiles sortent des souterrains, comme les urbexeurs sortent de l'ombre et investissent les galeries d'art et autres lieux d'expositions.

Bibliographie

ALTHABE Gérard (1990), « Production de patrimoines urbains » in JEUDY H.-P. (dir.), Patrimoines en folie. Paris, MSH, Paris, La Maison des Sciences de l'Homme : p. 269 à 273.

ARRIBART Yann, CHARBONNEAU Franck, JACQUEMARD Yves (2013), Charles-Axel Guillaumot : premier inspecteur des carrières de Paris ou la fondation de l'Inspection des Carrières, Paris, Paris, ACP.

AUGÉ Marc (2008), Le métro revisité, Paris, Seuil.

BACHELARD Gaston (2004), La Terre et les rêveries du repos, Paris, Corti, les Massicotés.

BARRERE Christian, BARTHELEMY Denis, NIEDDU Martino, VIVIEN, Franck-Dominique (2004), Réinventer le patrimoine, de la culture à l'économie, une nouvelle pensée du patrimoine ? Paris, L'Harmattan.

BRUNET Philippe (1985), Puits à eau rue Notre-Dame-des-Champs : étude et restauration, Fédération pour la protection des anciennes carrières.

CHARBONNEAU Franck, ARRIBART Yann (2016), La chaux et ses bassins dans les anciennes carrières de Paris, Paris, ACP.

FABRE Daniel (2010), « Habiter les monuments », in Terrain n° 24 Les monuments sont habités, La Maison des sciences de l'homme, p. 17 à 52.

GELEZ Titouan (2016), De l'usine à l'habitat, instrumentation et identité d'un lieu : les aménagements cataphiles dans les anciennes carrières de Paris, mémoire de master d'archéologie sous la direction de P.-Y. Balut, Sorbonne Paris IV.

HÉRICART DE THURY Louis-Étienne-François (1815), Description des catacombes de Paris précédée d'un précis historique sur les catacombes de tous les peuples de l'ancien et du nouveau continent, Paris, Bossange et Masson.

NUNES da SILVA Jussara (2001), « Approche anthropologique de la photographie au Brésil au 19e siècle », in Société n°71, p. 73 à 87.

PEIRAZEAU Roxane (2015), Clandestinité et patrimonialisation. Cartographie des idéaux et interactions cataphiles au sein des carrières souterraines de Paris. Thèse d'Anthropologie, sous la direction de Barbara Glowczewski, EHESS.

RALLI Marie (2014), Mise en valeur du patrimoine des carrières en Île-de-France, mémoire de master sous la direction de Mr Jean-René Trochet, spécialité culture politique et patrimoine, Sorbonne Paris IV.

L'archéologie autonome et les aménagements cataphiles

par Roxane Peirazeau et Titouan Gelez



Les cataphiles, nom que se donnent les explorateurs clandestins du réseau des anciennes carrières de Paris, ont développé au cours des dernières décennies de nombreuses pratiques qui témoignent de leur appropriation de cet espace interstitiel au cœur de la cité. Au-delà des activités festives ou des déambulations exploratoires, les cataphiles transforment désormais le réseau, entre autre en l'aménageant.



Il existe aussi, dans l'ombre des soirées arrosées et des périples joyeux en galerie, une activité cataphile plus proche du terrain scientifique, attachée à l'histoire de l'Inspection Générale des Carrières, et menée par quelques passionnés. Cette activité, se présentant essentiellement sous forme de « chantiers», consiste en la découverte, l'étude et la restauration d'ouvrages d'art laissés au cours du temps par les différentes parties prenantes de l'histoire des carrières parisiennes. En croisant les regards de l'archéologie et de l'anthropologie, nous souhaitons montrer en quoi les diverses actions d'aménagements et de restauration du patrimoine souterrain mises en place de manière autonome par ces anonymes du sous-sol, contribuent à la production patrimoniale d'un lieu largement délaissé par les institutions.



EDITION
ASSOCIATIVE
2017